

AUTOUR DU RAPPORT STATISTIQUE DU SECOURS CATHOLIQUE CARITAS France : LA PRECARITE ACCRUE DES FEMMES.

*« L'état de santé d'une société se mesure au sort qu'elle réserve aux plus pauvres de ses membres. Mais peut-être la situation des femmes qui vivent dans la pauvreté est-elle plus révélatrice encore. »
(p. 1 du rapport)*

Chaque année le Secours Catholique Caritas France (SCCF) publie un rapport statistique s'appuyant sur les données collectées auprès des personnes qu'il accueille.

Nous avons voulu mettre en lumière un instrument précieux qui est trop souvent négligé par les divers acteurs du secteur caritatif et associatif. La totalité des informations figurant ci-dessous sont tirées de l'édition 2023 qui est disponible à la délégation départementale de la Savoie du SCCF, Maison diocésaine à Chambéry.

1- Quelques chiffres pour situer l'ampleur et la diversité des dimensions du problème.

Pour 2022 le niveau de vie médian (50 % de la population perçoit plus que ce niveau et 50 % perçoit moins que ce niveau) en France métropolitaine est de 2018 € / mois. Le seuil de pauvreté est de 1211 € / mois, en dessous de ce seuil pour une personne on est pauvre, le niveau de vie médian des personnes accueillies par le SCCF est de 538 € / mois et 23 % de ces personnes n'ont aucune ressource.

2- Une précarisation croissante des femmes

Si en 1999, 52,6 % des personnes accueillies étaient des femmes, elles sont 57,5 % en 2022 et même 60 % des adultes de nationalité française. « Les premières victimes de la pauvreté sont donc les femmes et les femmes avec enfants. » (p 8)

A partir de 2019, c'est parmi les étrangers que la proportion de femmes a progressé le plus – de 52,5 % en 2019 à 55,4 % en 2022. L'arrivée des personnes fuyant la guerre en Ukraine n'a fait que renforcer ce phénomène. En 2022, les 3/4 des personnes de nationalité ukrainienne accueillies récemment sont des femmes le plus souvent avec enfants.

Une pauvreté féminine matérielle mais aussi relationnelle.

Dans les témoignages qui illustrent le rapport du SCCF : « si le manque d'argent n'est pas toujours évoqué comme première difficulté, la solitude, en revanche, est désignée comme oppressante : « ce qui nous pèse c'est la solitude ». Ces femmes (...) disent que ce sont les relations qui sauvent : les relations tissées dans les groupes de convivialité, les relations vécues à travers les rencontres (...), les relations qui se créent autour des débats sur les questions de société. Ces relations ne sont pas nécessairement « utiles », elles ne visent pas à obtenir un bénéfice ou un droit mais elles font exister.

2 bis- Sur cette surreprésentation des femmes dans les populations pauvres la philosophe et psychanalyste Cynthia FLEURY apporte son éclairage.

« ...il y a, c'est vrai, une féminisation de la pauvreté et à tous les niveaux. Même dans la rue, on observe de plus en plus de femmes SDF, on en rencontre beaucoup par rapport à il y a 15 ou 20 ans. (...) On peut y trouver plusieurs raisons. Tout d'abord, la tendance des familles monoparentales se manifeste de façon très forte. Plus la situation est précaire, plus les femmes assument seules les enfants, comme s'il existait une « faillite » des hommes, et notamment des pères. »

« Les pères sont davantage « disparaissants » que les femmes (...) c'est culturel : les femmes ont socialement et culturellement intériorisé la norme du soin quand les hommes l'ont très peu fait, voire, pour certains, pas. (...) la société a besoin que les hommes, quelles que soient leurs catégories sociales, intériorisent beaucoup plus la norme du « prendre soin ». Il faut déféminiser le soin, le dénaturiser. » (P 109 et suivantes)

3- Elargir notre regard au-delà du matériel

Le regard d'Elena LASIDA économiste et théologienne est lui aussi riche d'enseignements. Les pauvres ne sont pas seulement pauvres matériellement, ils ont aussi des besoins spirituels que toute action caritative doit prendre en compte, sous peine, peut-être de passer à côté de quelque chose d'essentiel.

E. Lasida souligne que le spirituel a au moins trois dimensions : il est humain, il est politique, et il est écologique.

« On associe souvent le spirituel à ce qui dépasse l'humain, dans le sens qu'il n'est pas le résultat de l'action humaine. Le spirituel renvoie en effet au « plus grand que soi », à quelque chose qui nous transcende. Il est ainsi très vite associé à la croyance religieuse. Or, le spirituel peut prendre des formes multiples : la nature, l'art, le collectif peuvent constituer une expérience spirituelle non religieuse. Tout ce qui donne du sens à ce que nous faisons mais qui n'est pas le résultat de notre maîtrise, tout ce qui donne de l'épaisseur à notre action mais qui ne provient pas de notre volonté, tout ce qui ouvre l'horizon vers un meilleur possible, au-delà de ce que notre seul effort peut produire, constitue une expérience spirituelle. Le spirituel est une expérience profondément humaine. On peut ainsi lire ce rapport sur la pauvreté, non seulement au regard des conditions matérielles qui rendent possible la vie, mais aussi de ce qui donne du sens à la vie.

Le spirituel est politique. Le spirituel est souvent associé à la sphère individuelle et privée. Or si on reconnaît que l'être humain est avant tout un être de relation, le spirituel concerne également la dimension collective et publique. Il est en ce sens profondément politique, car il permet de concevoir le vivre-ensemble non seulement en termes de normes qui régulent la vie collective, mais aussi et surtout en termes d'appartenance commune et de destin commun. (...) Or ce rapport interroge précisément notre projet de société, notre vision du « monde commun ».

Le spirituel est écologique. Si l'écologie est réduite à la gestion des ressources naturelles, la dimension spirituelle lui est étrangère. Ce n'est plus le cas dès lors que l'on reconnaît que la nature n'est pas une ressource mais qu'elle est constituée d'êtres vivants, identifiés en premier lieu par leur dimension relationnelle. C'est ainsi que le pape François définit « l'écologie intégrale » par l'interdépendance entre quatre types de relations : à soi-même, aux autres humains, aux vivants non-humains et au plus grand que soi. Dès lors la dimension spirituelle devient constitutive de l'écologie. C'est en ces termes que ce rapport sur la pauvreté humaine peut être lu en termes écologiques. (...)

4- Le Bien commun au cœur de la pensée sociale de l'Église. Que dit le Bien commun

Les trois dimensions humaine, politique et écologique se retrouvent autour de la notion de « bien commun », principe organisateur de toute la pensée sociale de l'Église.

Le « bien commun » apparaît dès le début associé à l'idée de justice sociale et aux conditions permettant à tous les humains de bénéficier des droits nécessaires pour vivre dignement. Les indicateurs du rapport témoignent en ce sens d'une injustice sociale générale dans notre société, et notamment à l'égard des femmes de plus en plus nombreuses à être exclues des conditions qui leur permettraient de vivre dignement. Le bien apparaît ici mutilé.

(...)

Ce rapport met en évidence l'injustice sociale qui touche plus fortement les femmes, en termes de nonaccès aux biens et aux droits essentiels. Mais cette féminisation révèle également une vulnérabilité spécifique chez les femmes, à cause des relations de domination que les hommes entretiennent avec elles. À cette vulnérabilité s'ajoute souvent celle des enfants.

(...)

Conclusion

La pauvreté décrite dans ce rapport donne à voir un bien commun bafoué par le nonaccès aux biens et aux droits, mais surtout un commun meurtri où l'humain, le politique et l'écologique sont amputés de relations vitales. Un commun où le spirituel est essoufflé, vidé, desséché. Mais ce même rapport montre également la puissance de la relation gratuite et conviviale, la force de l'interdépendance existentielle. Cette relation constitutive et non instrumentale donne de l'esprit au commun flétri, elle lui donne de la vie et de l'envie de vivre. La relation rend le commun spirituel.

Ces femmes d'âge et de culture différentes que la pauvreté a rendue invisibles, le rapport les rend visibles. Et même, si elles restent anonymes derrière les chiffres et les récits, elles retrouvent de l'existence. Le rapport fait entendre le cri sourd d'une puissance de vie latente qui, libérée de ce qui l'opprime, pourrait convertir notre société en véritable « maison commune ». »